

L'objet : retrouvaille et constitution

Valentin Nusinovici

Pour les auteurs qui théorisent la relation d'objet, la visée de la cure est une relation d'objet qui serait satisfaisante, harmonieuse, adaptée. C'est là l'axe de leur réflexion. Pour Lacan qui les critique - non seulement dans le séminaire IV à propos duquel nous sommes réunis aujourd'hui, mais déjà dans le séminaire I et plus tard dans le séminaire VI - leur orientation méconnaît ce qu'il en est du désir, il lui paraît nécessaire de dégager d'abord ce qu'est l'objet du désir humain et comment il se constitue avant de préciser ce que devrait être la fin de la cure. Ce qui lui paraît en tout cas assuré c'est que plutôt qu'une relation d'objet la relation fondamentale est une relation au manque d'objet.

Gilbert Diatkine nous disait ce matin que la notion de manque d'objet était couramment admise chez les non-lacaniens, au moins chez les français. La question cependant est de savoir ce que ce terme de manque d'objet engage. Pourquoi y a-t-il manque, que devient-il et en particulier dans la cure ? Celle-ci doit-elle viser à le réparer ? S'il n'y a apparemment guère de difficulté à s'accorder sur l'existence d'un manque à l'origine du désir, s'accordera-t-on pour penser que ce manque est déterminé par le signifiant et que celui-ci détermine aussi ce qui viendra se proposer comme objet ?

Pour essayer de suivre Lacan, il me semble qu'il est utile de partir des paradoxes qu'il fait valoir et qui tiennent justement à cette détermination par le signifiant. Je partirai de ceux qu'il introduit à propos de la perte et de la retrouvaille de l'objet (Objektfindung, également traduit par redécouverte de l'objet). Dans la Lettre volée, qu'il vient de rédiger lorsqu'il entreprend le séminaire VI, Lacan a évoqué l'objet foncièrement perdu, et néanmoins il va parler dans le séminaire IV de retrouvaille de l'objet, il va même avancer que c'est la frustration qui constitue la première étape de cette retrouvaille. On pourrait donc retrouver l'objet foncièrement perdu et cela aurait lieu précisément quand se fait sentir la frustration qu'engage sa perte ! On peut certes estimer que c'est là une façon de présenter les choses qui les complique à plaisir mais on peut aussi reprendre le paragraphe des Trois Essais auquel Lacan se réfère quand il parle de retrouvaille de l'objet et se demander si malgré la clarté de son style il n'offre pas quelques difficultés d'interprétation.

" Quand la toute première satisfaction sexuelle était encore liée à l'ingestion d'aliment, la pulsion sexuelle avait, dans le sein maternel, un objet sexuel à l'extérieur du corps propre. Elle ne le perdit que plus tard, peut-être précisément à l'époque où il devint possible à l'enfant de former la représentation globale de la personne à laquelle appartenait l'organe qui lui procurait la satisfaction. En règle générale, la pulsion sexuelle devient alors autoérotique, et ce n'est qu'une fois le temps de latence dépassé que le rapport originel se rétablit. Ce n'est pas sans de bonnes raisons que la figure de l'enfant qui tète le sein de sa mère est

devenue le modèle de tout rapport amoureux. La découverte de l'objet est à vrai dire une redécouverte¹."

Freud a distingué plus tôt dans les Trois Essais pulsion sexuelle et pulsion d'autoconservation et il a situé le moment où leur séparation devient inéluctable comme celui du sevrage, la pulsion sexuelle devenant alors autoérotique². Mais ici ce n'est pas au sevrage qu'est attribuée la perte de cet " objet sexuel à l'extérieur du corps propre " c'est à la constitution de l'image globale de la mère. Cela indique que la perte de l'objet sexuel oral est indépendante du fait que le sein soit encore ou ne soit plus saisi et tété. Mais alors comment définir l'objet sexuel oral et de quelle façon sa perte a-t-elle rapport à la constitution de l'image de la mère ?

Quant à la retrouvaille qu'est-ce qui y pousse ? Ne faut-il pas admettre puisqu'on ne peut se contenter d'invoquer les modifications physiologiques de la puberté, qu'un désir est organisé qui oriente vers cette retrouvaille ? Et entre la satisfaction perdue et celle qui est retrouvée quel rapport y a-t-il ? Quand Freud dit que la figure de l'enfant qui tète est le modèle du rapport amoureux, cela signifie-t-il que le rapport amoureux permet de retrouver l'objet d'une satisfaction totale et sans histoire ou bien cette figure ne tient-elle son efficacité que du fait qu'elle rend présent ce qui est inaccessible ?

Il est habituel de considérer que le désir s'origine d'une frustration. Dans le séminaire I, quand il discute les thèses de Balint, Lacan fait porter sa critique sur le fait que la frustration soit comprise comme frustration d'un besoin et qu'à partir de là la relation d'objet soit conçue comme " ce qui conjoint à un besoin un objet qui le satisfait³. " Que se passe-t-il, demande-t-il dans le séminaire IV, si on frustre l'enfant en lui retirant le sein ? Il a faim, il crie, cela relance un désir primaire. Mais ce n'est pas à partir de l'instinct et des traces mnésiques de la satisfaction que se constitue l'objet du désir. A l'origine du désir il y a un objet " foncièrement perdu ", qui est dit tel, parce qu'il n'y en a pas de trace. C'est ce trou dans la représentation qui constitue le manque fondamental d'objet. A sa manière Lacan reprend ici ce que Freud a noté, dans l'Esquisse, comme étant la part " inassimilable " du complexe d'objet, celle qui échappe à la représentation. Pour lui, mais Freud insiste déjà sur l'importance de l'appel de l'enfant et des réponses qu'il reçoit, cette " perte " se constitue du simple fait qu'il n'y a pas de satisfaction du besoin sans passage par la demande. Cette dimension de la demande est présente dès les premiers cris de l'enfant puisque ceux-ci sont entendus par la mère comme des appels et que celle-ci est dès lors instituée comme Autre. Avec la succession des appels de l'enfant et celle des allers-retours de la mère il y a l'amorce du symbolique et Lacan souligne que le symbolique a un caractère profondément décevant qui tient à ce que la réponse de la mère introduit un registre hétérogène à celui du besoin. Cette réponse c'est d'abord sa venue, le don de sa présence conditionnant celui du sein. (si donc le sein est perdu quand se constitue l'image de la mère ne serait-ce pas parce que c'est sur elle, la dispensatrice du don, et non plus sur le sein que l'enfant concentre son attente et son attention ?) Seulement, " le don n'est rien en tant qu'objet de satisfaction ", il n'est pas assuré qu'il soit accordé et même si la mère ne le refuse pas, sa présence est de toute façon déjà marquée de l'absence à venir. Ainsi se

creuse la place d'une jouissance " perdue " sans avoir jamais été éprouvée, jamais obtenue de l'Autre. C'est du manque de ce qui n'a jamais été que s'origine le désir⁴.

Pour savoir en quoi la frustration est retrouvaille, il faut se souvenir de l'observation de St Augustin si souvent rappelée par Lacan. Augustin dépeint le regard empoisonné qu'un petit enfant déjà sevré jette à son frère qui est encore accroché à la mamelle. Dans cette expérience que Lacan tient pour prototypique, la jouissance est " retrouvée " comme ce que le frère aurait obtenu de la mère, ce qu'il aurait obtenu indûment, et l'on voit là que la frustration dont il s'agit n'est pas celle du besoin, mais celle de l'amour, qu'elle est Versagung, promesse non tenue. Quand à l'objet il est " retrouvé " en tant qu'à sa possession est censée être attachée cette jouissance hors d'atteinte pour le sujet.

Cette mise en place complexe que fait Lacan a l'intérêt de mettre en valeur trois points importants :

- la retrouvaille de l'objet n'a rien d'heureux (la figure heureuse de l'enfant qui tête, évoquée par Freud, est bien celle de l'autre, c'est en cela qu'elle constitue un modèle du rapport amoureux). Elle ne satisfait pas le désir, elle l'organise. On a ici une première approche de ce que Lacan entend par fantasme : un " rapport " où le sujet ne se soutient que de l'absence de l'objet. Cependant il y a indiscutablement une jouissance de la frustration dans laquelle le sujet peut trouver de quoi perpétuer une revendication et nourrir sa névrose.

- Qu'il s'agisse du sein dans l'observation d'Augustin ne signifie pas que ce soit là un objet auquel correspondrait un premier stade du développement. Le point important est que le sein est situé sur fond de la jouissance perdue. C'est toujours sur ce fond que seront situés les objets qui s'y substituent d'autant plus facilement que cette jouissance qui fait leur prix ne leur est en rien spécifiquement attachée.

- le sein - ou tel objet qui s'y substitue - n'est pas objet partiel au sens où il serait partie d'une totalité. Il n'appartient pas au corps de l'autre, il apparaît comme ce qui pourrait le compléter et comme ce dont le manque décomplète le corps du sujet.

Ainsi cette mise en place permet de rendre compte de trois caractéristiques essentielles du désir : son indestructibilité dans l'inconscient, la substitution des objets du désir, la constitution d'objets qui n'appartiennent ni au corps du sujet ni au corps de l'autre.

Il y a dans le séminaire IV en parallèle à celle du fantasme, une première mise en place de l'organisation de la pulsion dans laquelle Lacan fait également intervenir la déception provoquée par le jeu symbolique : l'enfant écrase son inassouvissement dans la saisie du sein, l'érogénéité de la fonction est alors seule sollicitée tandis que l'objet tend à devenir indifférent. Il peut même être dénué de toute matérialité, Lacan soutenant en effet qu'il y a dans l'anorexie mentale un objet, le rien, qui permet le jeu pulsionnel. Par là se trouve à nouveau indiqué que

l'objet, dans la pulsion, comme dans le désir, n'appartient pas à l'image du corps de l'autre. Ici s'éclaire le problème rencontré dans le texte des Trois Essais : si le sein est perdu par rapport à l'image de la mère c'est parce qu'il n'appartient pas à cette image, parce qu'il est hors du registre spéculaire.

Le rapport à l'objet n'est pas réductible à un jeu de projection-introjection ou à un réglage de distance. A cet égard Lacan trouve, dans son opposition aux thèses de Mélanie Klein et de Maurice Bouvet, un appui précieux dans l'article de Winnicott sur l'objet transitionnel. Certes il n'interprète pas de la même façon la constitution de ce premier objet " non moi ", hors narcissisme. Pour Winnicott il y a d'abord une nécessaire phase d'illusion que doit entretenir la mère avant que survienne la désillusion source des frustrations que l'objet transitionnel permet de surmonter. Pour Lacan le symbolique qui n'autorise guère l'illusion que décrit Winnicott, l'enfant a d'emblée affaire à l'Autre susceptible de le priver de satisfaction et par l'objet transitionnel il opère un détachement par rapport à ce pouvoir de l'Autre.

D'autre part Lacan estime que si la zone transitionnelle est bien au départ de toute création (artistique, religieuse...) il faut expliquer pourquoi chaque sujet n'y reste pas enfermé à la façon d'une monade mais qu'il y a ordinairement, comme Winnicott le dit, des points communs entre ces zones intermédiaires. Comment l'entrée en jeu du phallus - Winnicott dit que l'objet transitionnel est un phallus virtuel - permet-elle l'établissement de ces points communs ? Selon Lacan parce que le phallus intervient comme l'objet signifiant du désir de la mère et que celle-ci n'étant justement pas une monade il devient l'objet signifiant du désir de tout un chacun.

Valeur étalon, l'objet phallique va se " superposer " à tous les objets, avant d'être pris dans la loi symbolique qui en réglera les échanges. Mais pour qu'il apparaisse comme l'objet du désir de la mère, il a déjà fallu que l'enfant repère que celle-ci était manquante. De ce fait le fantasme de la mère phallique ne se résume pas à l'image d'une mère pourvue d'un membre. La mère dont le manque doit être dissimulé derrière le vêtement, dont la privation se manifeste par l'image de la gueule ouverte est tout aussi présente dans le fantasme comme l'est également l'image du phallus dentatus. Ce point de vue n'est pas celui de la psychanalyste dont l'observation est commentée dans le séminaire IV et encore dans le VI et dans les Ecrits et qui interprète comme mère phallique l'image onirique d'un homme armé d'un flytox, comme s'il n'y avait dans le fantasme de la mère phallique que la mère et le phallus et non le manque.

Le phallus n'est pas l'équivalent de l'organe. Quand Freud dit que le fétiche est le substitut du phallus de la femme auquel l'enfant n'a pas voulu renoncer cela ne peut signifier qu'il présentifierait l'organe en le matérialisant car alors pourquoi causerait-il le désir ? Le phallus est un objet imaginaire, indissociable du langage, qui se tient si l'on peut dire dans l'intervalle entre les signifiants tant que la castration symbolique n'en a pas fait un objet perdu. Le fétichiste dénie cette perte : sur le voile qui constitue son fétiche vient miroiter le phallus comme s'il se tenait au-delà, l'absence en se donnant pour présence cause du désir.

Le séminaire IV par son abord successif de plusieurs modes névrotiques ou pervers, du rapport à une femme (l'hystérie et l'homosexualité femmes, le fétichisme, la phobie, les cas de Léonard et de Don Juan) nous conduit vers cette question : Qu'est-ce qui soutient le rapport " normal " à l'objet féminin ? Cet objet que Lacan dit " achevé " après la castration, en quoi l'est-il ? C'est la perte qui est achevée : perte du phallus et avec lui de l'objet présentiel (sein, fèces...) auquel il confère valeur phallique. Une femme devient alors représentante de l'objet perdu et seulement sa représentante si bien que l'homme a toujours tendance à chercher l'objet ailleurs.

D'où cette loucherie masculine dans laquelle Freud voyait la conséquence d'une destruction incomplète du complexe d'Œdipe avec persistance de l'objet maternel dans l'inconscient. Si cette explication est la bonne, une destruction enfin complète de l'Œdipe viendrait corriger ce défaut. Lacan, pour sa part, ne voit dans cette hypothèse que la marque de " l'idéal monogamique " de Freud. Pour lui l'objet maternel n'est pas en cause dans le désir mais dans la fixation névrotique.

Avant de terminer en revenant à l'opposition des thèses de Lacan et de Bouvet - puisque dans le séminaire IV Bouvet est le premier auteur pris à partie - il faut rappeler une des conclusions que Lacan tire du cas de Hans qu'il analyse si longuement. Bien que Hans soit arrivé à la représentation et à l'acceptation de la perte d'un morceau du corps, il n'a pas renoncé à l'image du phallus, il reste fixé aux filles-phallus, c'est-à-dire aussi bien au leurre que lui-même a proposé à la mère. Il y a là une effectuation insuffisante de la castration, non repérée par Freud qui jugeait satisfaisante son issue de l'Œdipe, d'où ce pronostic que Hans ne connaîtra pas la " consistance plénière de la femme ", " l'énigme de la féminité " .

Pour Bouvet dont Lacan a lu dès la première séance du séminaire IV quelques lignes concernant les " prégénitaux " et les " génitaux " extraits de son article de *La psychanalyse d'Aujourd'hui*⁵, la relation d'objet génitale se caractérise par " une personnalité harmonieuse ", " une adaptation heureuse au monde ", " la reconnaissance de l'objet comme un sujet, un autre avec lequel un échange substantiel et simple devient possible ". Ne peut-on dire que ce qui est décrit là est un rapport narcissique qui s'avérerait réussi, non conflictuel ? Bouvet d'ailleurs ne cache pas que l'objet génital n'est pas moins narcissique que l'objet prégénital et l'on peut rappeler que Balint attribue l'harmonie à laquelle le génital atteint dans le coït à une homosexualité sublimée⁶. L'insistance sur le fait que le partenaire n'est pas seulement un objet sexuel ne fait-elle pas négliger d'autres aspects ? A cet égard, Lacan, un peu goguenard, s'exclame : " *Pourquoi notre semblable ne serait-il pas valablement un objet ? Je dirai même plus : plutôt au ciel qu'il le fut, un objet, car à la vérité ce que l'analyse nous montre, c'est que communément et au départ il est encore bien moins qu'un objet, il est quelque chose qui vient remplir sa place de signifiant à l'intérieur de notre interrogation, si tant est que la névrose est comme, je vous l'ai dit, redit et répété une question.* "

Souvent en effet, pour le névrosé, la partenaire plutôt que l'objet de désir est le signifiant sur lequel vient se refermer la question névrotique, elle est son

symptôme. Et même si elle s'en défend et s'y dérobe, elle tolère mal de ne pas être mise en place de cause du désir.

Une reconnaissance qui ne serait qu'imaginaire fait de la partenaire un alterego. Certes Bouvet voit bien l'écueil, l'objet, dit-il, doit être reconnu comme un sujet avec ses désirs et ses besoins mais à quels obstacles cela se heurte-t-il et quel en est le prix à payer ? Lacan en distinguant les registres de l'imaginaire, du symbolique et du réel nous invite à penser ce que peut ou ce que pourrait être une reconnaissance prenant en compte les registres du symbolique et du réel.

Comment une parole telle que " tu es ma femme " noue le pacte symbolique. Bien que l'adresse en soit faite à la deuxième personne, elle implique la dimension tierce et c'est pourquoi celui qui la prononce se trouve par la même - Lacan dit qu'il reçoit son propre message sous une forme inversée - situé en tant qu'époux. Toutefois cette reconnaissance symbolique ne concerne une femme qu'en tant qu'épouse et quant à l'homme il paye le pacte d'une accentuation de la castration puisque la loucherie est désormais interdite.

Mais le point le plus délicat concerne la reconnaissance de ce que Lacan nomme ici " l'énigme de la féminité ", la reconnaissance du réel qui fait " la consistance plénière " de la femme. L'homme peut-il reconnaître que celle qui est, dans son fantasme, représentante du phallus, est animée d'un désir non congruent au sien et relève d'une jouissance différente ? Peut-il la connaître comme telle, c'est-à-dire, non pas comme le dit Bouvet, prendre en considération au plus haut point ses convenances, ses désirs et ses besoins, mais jouir d'elle en tant qu'Autre ? Il faudrait pour seulement élaborer les termes de cette question s'appuyer sur des enseignements de Lacan largement postérieurs au séminaire IV, mais on peut au moins au point où nous en sommes venus souligner une différence essentielle par rapport à la position de Bouvet, et qui sans doute a des conséquences dans la direction de la cure. Bouvet fait de la génitalité une limite idéale que vise l'analyse, vers laquelle elle tend. Pour Lacan il n'y a pas de limite idéale à atteindre ou à viser, il y a une limite par rapport à laquelle il s'agit d'opérer un franchissement. Pour l'un la relation d'objet pensée en termes de distance peut être progressivement modifiée. Pour l'autre le fantasme est une organisation remarquablement fixe tant qu'une modification décisive de la structure n'est pas produite.

Références

1. S. Freud, *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, trad. Ph. Koeppl, Gallimard, 1987, p. 164.
2. Id., p. 105.
3. J. Lacan, Séminaire I, *Les Ecrits techniques de Freud*, 1975, p. 234.
4. J. Lacan, Le séminaire sur " La lettre volée " in *Ecrits*, Seuil, 1966, p. 43.
5. M. Bouvet, La clinique psychanalytique, La relation d'objet, in *La Psychanalyse d'aujourd'hui*, sous la direction de S. Nacht, PUF, 1956, p. 41-121.

6. Cité par R. Chemama, " Lire Balint avec Lacan ", <i>Le Discours psychanalytique</i> , n° 5, février 1991

© 2003 association lacanienne internationale